

Dans l'intimité de Jésus

Jean chapitres 14 à 17

Don Carson



EUROPRESSE

1

**L'entrée dans
une foi triomphante**

Jean 14:1-14

«Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place.

Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi. Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin.

Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ?

Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu.

Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit.

Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; croyez du moins à cause de ces œuvres.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ; et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.

Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.»

ALORS QUE LA CONFUSION ET L'ANXIÉTÉ ENVELOPPENT LES disciples, Jésus leur parle de foi sereine et de quiétude spirituelle : «Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi» (14:1). Mais demander aux disciples de ne pas laisser le trouble gagner leur cœur serait une farce cruelle ou un vain conseil si Jésus n'indiquait pas en même temps l'unique base sur laquelle son peuple pourra s'appuyer pour réaliser cet exploit : la foi, la foi dans le Père et la foi en Jésus lui-même.

Que l'on traduise : «Croyez en Dieu ; croyez aussi en moi», ou : «Vous croyez en Dieu ; croyez aussi en moi», cela n'a qu'une importance relative dans un sens. En effet, dans les deux cas, Jésus se rattache lui-même à Dieu. Tout Juif du premier siècle savait qu'il était de son devoir de croire en Dieu ; mais un homme qui exhortait les autres à placer en lui la même confiance qu'en Dieu, revendiquait en fait la divinité. L'exhortation «croyez en moi», lancée par un homme et prise dans son sens le plus absolu, est sublime ou ridicule. Il n'y a pas de juste milieu. Un simple homme ne mérite pas une telle confiance, car à un moment ou à un autre, il la décevra. Mais un homme qui est également Dieu mérite une telle confiance et, de plus, il ne peut la trahir.

Leur confiance ancrée en Dieu et en Jésus, les disciples ne doivent pas se laisser troubler. Ces hommes savent pouvoir compter à la fois sur la souveraineté et sur la bonté de Dieu et de Jésus qui ont le pouvoir d'accomplir ce qu'ils veulent et ont à cœur le bien des disciples. S'il n'en était pas ainsi, ils ne pourraient pas être dignes d'une confiance aussi absolue.

L'exhortation du Seigneur s'applique sans aucun doute aux chrétiens qui, à toutes les époques, ont dû faire face à des angoisses et des difficultés énormes. L'apôtre Paul généralise le conseil de Jésus lorsqu'il écrit : «Ne vous inquiétez de rien ; mais en toute chose faites connaître vos besoins à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ» (*Philippiens 4:6,7*).

Dans le contexte de son discours d'adieu, l'encouragement de Jésus aux disciples vise cependant à répondre à un besoin particulier. Les pénibles incidents de la soirée, à savoir le lavement des pieds, le départ de Judas et l'annonce de la lâcheté de Pierre, avaient créé un malaise parmi ces hommes. Pour comble, Jésus leur déclare aussi qu'il est sur le point de partir et de les quitter : «Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant» (*Jean 13:33*).

Incapables de comprendre que le départ de Jésus n'est autre que son retour à la gloire qui lui appartient de droit, un retour qui passe toutefois par la croix et le tombeau, les disciples se vautrent dans leur misère et craignent d'être bientôt abandonnés. Il nous arrive parfois à nous aussi de nous enfoncer dans le bourbier du désespoir et de nous sentir abandonnés, mais la situation décrite en Jean 13 et 14 est absolument sans comparaison. Le sentiment d'abandon éprouvé par les disciples résultait d'un événement unique dans l'histoire de la rédemption : le départ physique de Jésus-Christ par sa mort sur la croix. C'est pourquoi, tout en ayant besoin de l'exhortation générale à croire en Dieu et en Jésus, il fallait aussi aux disciples un enseignement plus poussé et une explication plus détaillée de la signification des événements qui allaient se produire. Même s'ils étaient incapables de saisir pour l'instant tous les détails de ce week-end historique, les paroles de Jésus leur procuraient au moins un soulagement immédiat et la clé qui leur permit par la suite de comprendre le sens des événements les plus importants de toute l'Histoire.

Le discours d'adieu ne doit donc pas être abordé de façon simpliste, comme s'il s'agissait uniquement d'un encouragement chrétien pour des saints abattus. Il est avant tout et surtout un exposé de ce que signifie le départ de Jésus vers le Père par le chemin de la croix. C'est une théologie de base, *et c'est en tant que telle que ce discours procure encouragement et consolation*. Le chrétien troublé trouvera peu de vraie consolation qui ne soit

pas liée à la signification des événements survenus ce fameux week-end à Jérusalem il y a bientôt deux millénaires. C'était particulièrement le cas de ces premiers croyants dont l'angoisse était rendue encore plus vive par le fait qu'ils étaient acteurs dans ces événements et submergés par eux. Les croyants d'aujourd'hui découvrent, eux aussi, une foi renouvelée et une nouvelle force, non en se cramponnant à des aphorismes spirituels isolés ou à des clichés évangéliques, mais en revenant à une compréhension profonde de la structure historique et rédemptrice de leur foi.

Dans ce cadre-là, Jésus donne à ses disciples matière à croire (14:2-7) : il énonce des vérités auxquelles ils doivent adhérer s'ils veulent que leur foi triomphe et que leur esprit reste en paix. Malheureusement, les disciples comprennent bien peu cette leçon, car ils ont déjà une idée toute faite mais fautive de l'identité de Jésus. Ils n'ont pas tiré les applications profondes de l'exhortation : «Croyez en Dieu ; *croyez aussi en moi*» (14:1), si bien que Jésus est obligé de revenir sur certains enseignements qu'il leur a déjà délivrés, et de répéter une leçon pour des élèves lents à comprendre qui il est réellement (14:8-14).

Quelques vérités indispensables pour une foi triomphante (14:2-7)

1. Jésus s'apprête à retourner dans la maison de son Père, afin de préparer une place pour ses disciples

«Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place» (14:2).

L'original grec utilise un mot extrêmement rare qui ne se retrouve qu'au verset 23 de ce même chapitre, où il est dit que le Père et le Fils viendront établir leur «demeure» chez le chrétien, par l'intermédiaire du Saint-Esprit. Gardons-nous d'embellir l'image de cette «demeure» en un palais ou une résidence luxueuse.

Il s'agit d'un mot neutre qui désigne une habitation. Y voir autre chose qu'une simple demeure serait forcer la métaphore.

D'après le contexte, il semble bien que les disciples ne se préoccupent pas du tout de la richesse de leur héritage éternel. Ils sont bouleversés à la pensée de perdre Jésus. Le Seigneur cherche à les rassurer en leur disant que même s'il retourne vers son Père, un jour il sera de nouveau avec eux. Son retour dans la maison du Père n'est pas une retraite dans l'isolement mais un voyage pour préparer une place à ses disciples. «Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit», leur déclare-t-il dans un tendre reproche. Comme pour dire qu'il faut une forte dose d'incrédulité pour imaginer que Jésus puisse abandonner les siens. Comment peuvent-ils penser qu'il soit aussi inconstant qu'eux ? Il est tellement intègre que, si son but final avait été de laisser ses disciples livrés à eux-mêmes, il le leur aurait clairement dit.

En vérité, Jésus avait fréquemment parlé de son départ à ces hommes ; mais comme c'était le cas pour une grande partie des leçons qu'il leur avait enseignées, leurs idées préconçues les avaient empêchés de saisir ce qu'il leur disait, jusqu'au moment où les choses annoncées se produisaient. «Et si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?», leur avait-il déjà annoncé (*Jean 6:62*). Même aux pharisiens, il avait déclaré : «Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai» (*7:33,34 ; cf. 8:21*). Ce soir-là, après que Judas sorte de la chambre haute, Jésus avait dit à ses disciples : «Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant» (*13:33*). Mais il ajoute maintenant un fait de plus : son départ a pour but de leur préparer une demeure permanente dans la présence même de Dieu. Voilà la vraie raison de son départ. S'ils croient cela, leur foi viendra à bout de leurs doutes et de leur désarroi. Cette confiance finira pas dissiper l'idée sournoise qu'ils

ont été abandonnés. D'ailleurs, comment des hommes qui avaient toutes les raisons de croire en Jésus comme ils croyaient en Dieu pouvaient-ils imaginer un seul instant que son départ ne visait pas leur bien suprême ?

L'expression «la maison de mon Père» indique elle-même la présence de Dieu. Lorsque Jésus avait chassé les vendeurs du temple, il avait employé les mêmes mots : «Ôtez cela d'ici, ne faites pas de *la maison de mon Père* une maison de trafic» (2:16 ; cf. *Luc 2:49*). Dans cette parole, la «maison de mon Père» désignait le temple. Celui-ci n'était-il pas destiné à être le lieu où les hommes pouvaient paraître dans la présence de Dieu au moyen de sacrifices offerts en expiation pour le péché ? Sachant d'avance qu'il serait lui-même le sacrifice définitif, Jésus affirma que le vrai temple n'était autre que son propre corps (2:21). Et même si l'expression «la maison de mon Père» décrivait à juste titre le temple dans la mesure où celui-ci servait de lieu de rencontre entre Dieu et l'homme, elle s'applique encore mieux au ciel, la demeure de Dieu, l'espoir ultime du peuple de Dieu, la promesse réalisée de la vision béatifique. Les «demeures» dans une telle maison n'indiquent rien moins que le pur bonheur d'habiter pour toujours dans le rayonnement sans voile de la gloire de Dieu.

Que les chrétiens ne perdent donc pas de vue cette perspective à long terme ! Nous vivons à une époque où tout nous rappelle nos privilèges et nos devoirs *temporels* de chrétiens : nous jouissons dès maintenant de la vie abondante, nous ne devons pas oublier d'aider les pauvres, rechercher la justice pour tous, insister sur le devoir d'intégrité et nous montrer intègres nous-mêmes. Ces rappels sont importants, justement parce qu'il est possible d'être superficiellement tourné vers le ciel tout en étant inopérant sur le plan moral ou sur le plan social. Mais parallèlement, les chrétiens doivent éviter de réduire les fins du royaume de Dieu à des buts politiques, économiques ou sociaux ; plus exactement, une telle identification d'objectifs ne doit pas être exclusive. Si le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde (18:36), il ne se

réduit pas non plus à ce monde. Notre but ultime ne consiste pas à transformer la société, aussi noble que soit cet objectif. Nous tendons vers l'adoration la plus pure dans la présence illimitée de Dieu.

Cette perspective, et elle seule, est une dynamique suffisante pour susciter une obéissance sans réserve. Cette position avantageuse nous permet d'être plus utiles à notre société que nous le serions autrement. En effet, en suivant un Maître souverainement élevé, nous apprenons ce que servir veut dire en marchant dans un renoncement à soi qui évite le danger de nous bâtir un empire personnel. Cette tentation est si grande pour les idéalistes de notre temps que les révolutionnaires d'aujourd'hui deviennent généralement les tyrans de demain. Le chrétien peut éviter ce piège, car son but le plus élevé transcende le domaine purement temporel. Il fait l'éloge de l'intégrité associée à la bonté, car il reconnaît que de telles grâces viennent du Maître qui les a lui-même incarnées à la perfection.

Le texte présuppose cette perspective sans toutefois la développer. Les premiers disciples reçurent pour but de vivre à jamais dans la maison du Père ; nous aussi. Mais un danger qu'ils ne connaissaient pas nous guette : nous risquons de jouir tellement des bienfaits que Dieu nous a déjà accordés que nous perdons le goût des choses meilleures à venir. Nous cessons de nous inquiéter que Jésus puisse nous quitter, non plus désormais pour monter sur la croix, mais pour nous rappeler notre dépendance. Pire encore, l'idée de l'éternité peut même ne plus nous réjouir ; nous oublions de crier avec les croyants de tous les temps : «Viens, Seigneur Jésus !» Nous nous contentons du *statu quo*, et ne souhaitons pas le changement vers la consommation du dessein divin.

L'ironie de notre situation est que, contrairement à ce qu'on aurait pu espérer, l'amour de nos privilèges n'a pas du tout produit une foi plus triomphante, une sérénité plus spirituelle. Au contraire. Nous avons engendré une génération de mécontents. De même

que les premiers disciples avaient besoin de placer leur confiance en Jésus et de croire que son départ était tout à leur avantage éternel, nous avons, nous aussi, besoin aujourd'hui de placer notre confiance en lui et de croire que sa longue absence est pour notre bien éternel. Dans les deux cas, c'est la vue à long terme qui confère de la stabilité à la foi.

Le véritable fondement de la foi apparaîtra mieux lorsque nous aurons examiné la phrase suivante. Jésus déclare : «Je vais vous préparer une place.» Dans le texte grec, cette proposition commence par la conjonction de coordination «Car» : «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père [les mots suivant : «Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit», sont une sorte de parenthèse], *car* je vais vous préparer une place.» Jean accorde souvent au présent «il y a» une valeur future, d'anticipation. En somme, Jésus disait : «Il y aura plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; car je vais vous y préparer une place.»

Qu'est-ce que Jésus prépare réellement, et pourquoi cela lui prend-il tellement de temps ? Les premiers mots de l'évangile selon Jean ont déjà fortement souligné que la Parole incarnée était de tout temps l'agent divin dans la création. S'il lui suffisait de dire un mot pour que des mondes surgissent du néant, pourquoi lui faut-il si longtemps pour aménager quelques demeures ?

La réponse devient évidente si nous examinons attentivement les paroles de Jésus telles que Jean les rapporte : «*Je vais* vous préparer une place.» Dans cet évangile, toutes les descriptions du départ de Jésus (à savoir sa montée vers le Père, sa glorification, son élévation) désignent un seul événement : son retour au Père par le chemin de la croix et de la résurrection, avec tout ce que ce retour signifie en matière de rédemption. En 14:2, Jésus ne dit donc pas : «Je retourne dans la maison de mon Père pour qu'une fois là-bas, je puisse vous préparer une place.» En fait il déclare : «Je retourne dans la maison de mon Père pour que ce retour lui-même, ce chemin rédempteur, soit le moyen de vous préparer une place.»

Ailleurs, le Nouveau Testament décrit l'activité du Seigneur exalté : il est actuellement le médiateur royal par qui Dieu exerce toute sa souveraineté (*1 Corinthiens 15:24ss.*), le souverain sacrificateur permanent et éternellement vivant pour intercéder en faveur des siens (*Hébreux 7:24,25*). Mais Jean 14 ne semble pas aborder cette activité. Jésus part autant pour préparer une place à ses disciples que pour préparer ses disciples à cette place, comme l'a fait remarquer à juste titre Augustin.

La foi des premiers disciples était ferme et forte dans la mesure où elle se fondait sur Jésus et sur Dieu, sur le fait que le départ de Jésus était son retour dans la présence du Père, un retour qui leur ouvrait à eux aussi les portes de la maison du Père. La foi des croyants en ce début de troisième millénaire sera ferme et forte dans la mesure où elle s'appuie sur Jésus et sur Dieu, et sur le fait que le départ de Jésus via la croix (un événement qui s'est produit il y a maintenant près de deux mille ans) marquait son retour triomphal vers le Père, et le moyen de dissiper toute crainte d'abandon. Nous pouvons tressaillir d'allégresse à la pensée que Jésus est parti nous préparer une place, car cette perspective à long terme et cet espoir d'une joie éternelle engloutissent nos craintes passagères dans la sérénité de la foi. Avec Paul nous pouvons exulter : «Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ?» (*Romains 8:32*)

2. *Jésus revient pour les siens*

Il a promis : «Lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi» (*14:3*).

Ce verset a fait l'objet de plusieurs interprétations qui s'excluent mutuellement. Pour certains, puisque son «départ» désigne sa mort, son «retour» est sa résurrection. Cette interprétation présente deux failles : premièrement, si le «départ» de Jésus *inclut*

sa mort, il ne se limite pas à elle, car, au-delà de la mort, il remonte vers son Père (17:13). Rien n'oblige donc à restreindre la portée de la promesse «je reviendrai» à la résurrection. Deuxièmement, Jésus promet de revenir et de prendre ses disciples pour les avoir toujours avec lui. Visiblement, ce n'est pas ce qui s'est passé après la résurrection. Pour des raisons identiques, nous rejetons l'explication selon laquelle le retour de Jésus serait simplement sa venue dans la personne du Saint-Esprit (comme il le dit plus loin, en 14:23).

D'autres ont prétendu avec force que Jésus revient pour prendre ses disciples au moment de leur mort pour les emporter dans sa présence éternelle. On lit souvent ce passage lors des obsèques de chrétiens, probablement avec l'intention de procurer quelque consolation. Mais cette interprétation, quoique possible, n'est pas du tout convaincante. Le texte ne parle nulle part de la mort des disciples, pas même à mots couverts. Rien dans l'évangile selon Jean, ni dans ses épîtres, n'appuie cet enseignement. Rien n'est donc moins sûr que cette explication ait intéressé Jean au point de la rapporter ou d'y faire allusion.

Il vaut mieux considérer la promesse de Jésus comme une référence à sa seconde venue : Jésus reviendra prendre les siens pour les avoir toujours avec lui. Il n'est pas parti seulement ; il reviendra. Jean traite ce thème ailleurs, de façon explicite (cf. 21:22) et implicite, par ses références à la résurrection, au jugement final, au dernier jour, entre autres (cf. 6:54 ; 11:24,25 ; 1 Jean 4:17).

C'est bien plus qu'un espoir vague et lointain. Soulignons le caractère intensément personnel de la promesse : «Je vais vous préparer une place... je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.» Le sentiment d'abandon perturbe les disciples ; c'est pourquoi Jésus leur répond que ce départ est une nécessité pour qu'ils puissent un jour le rejoindre. Il leur promet même de revenir pour eux. Loin d'eux par conséquent la pensée de le perdre ; au contraire, il les rassure en disant que pour eux, ce n'est pas une perte, mais un gain.

Le retour de Jésus-Christ a toujours été l'espoir suprême de l'Église. Mais en nourrissant cette heureuse perspective, ne perdons jamais de vue que le but est d'être *avec Christ*. Certes, le retour du Seigneur mettra fin à l'Histoire telle que nous la connaissons, et constitue la garantie que le chaos moral et la rébellion humaine n'auront pas le dernier mot. Ce retour nous assure que le déroulement de l'Histoire n'échappe pas au contrôle de Dieu, et qu'il n'est pas dépourvu de signification. Mais ne négligeons pas la plus grande source de consolation de toutes : la perspective d'être *avec Christ*. Il n'est pas étonnant que Jésus insiste tellement sur les implications personnelles de son retour. La consommation des siècles serait un triomphe inutile si Jésus n'était pas présent.

«Tous les plaisirs de la terre
Seraient un océan glacial ;
Sans toi, même le ciel
Ne serait que nuit noire.

«Agneau de Dieu ! Ta gloire
Est la lumière suprême.
Agneau de Dieu ! Ta gloire
Est vie empreinte d'amour.»

Les croyants auront une foi sereine et ferme s'ils croient en Jésus comme ils croient en Dieu, s'ils fixent leur attention, leurs aspirations, leurs valeurs sur le retour de Jésus et sur la perspective de jouir éternellement de sa présence.

3. Les disciples de Jésus connaissent le chemin vers le lieu où Jésus se rend (14:4-7)

C'est la troisième vérité qu'il faut saisir et à laquelle il faut s'accrocher. Jésus dit : «Vous savez où je vais, et vous en savez le

chemin» (14:4). Paraphrasons ses propos : «Compte tenu de tout ce que je vous ai déjà déclaré, vous savez certainement que le chemin qui me conduit au Père passe à la fois par l'humiliation et la crucifixion, et par la gloire et la résurrection. Je vous ai maintes fois dit que je serai «élevé», trahi, livré à la mort ; vous devez donc comprendre que mon retour vers mon Père passe par le chemin de la croix. C'est la direction vers laquelle je me tourne. Vous le savez.»

Si Thomas formula la question, les autres l'avaient certainement retournée dans leur esprit : «Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ?» (14:5) Dans un certain sens, cet homme a quelque chose d'attirant par sa franchise. Nous en avons fait le symbole du scepticisme à cause de ses doutes peu après la résurrection (20:24-29). Mais même dans ce cas, rien ne prouve que les autres disciples se seraient mieux conduits s'ils avaient été absents lors de la première apparition du Ressuscité aux apôtres réunis. Il vaut la peine de rappeler que ce même Thomas était prêt à affronter la mort avec Jésus : «Allons aussi, afin de mourir avec lui» (11:16). C'est un homme tout d'une pièce, qui fait face de plein fouet à la peur, au doute et à la perplexité. Il ne jette pas de la poudre aux yeux, ne prend pas une mine de circonstance et ne hoche pas la tête en signe d'acquiescement s'il n'a pas compris. Il dit crûment : «Tu nous dis que nous savons le chemin qui te mène où tu vas. Moi je te dis que nous ne savons même pas où tu vas ; comment pourrions-nous alors en savoir le chemin ?»

Par son objection, Thomas étale une ignorance supérieure à ce qu'il pense. Jésus avait parlé de retourner chez son Père et du chemin qu'il devrait emprunter pour cela. Thomas affirme ne pas savoir où Jésus se rend, ni le chemin qu'il suivra pour arriver à destination, donnant à penser que cette voie empruntée par Jésus pour aller au Père sera aussi celle que les disciples devront prendre pour le suivre. Comment pourront-ils suivre Jésus jusqu'à la maison du Père s'ils ne connaissent pas le chemin qui y mène ?

Thomas n'a donc pas fait la distinction entre le chemin que Jésus doit prendre pour retourner chez son Père, et celui que les disciples devront suivre pour l'y rejoindre. Pierre avait commis la même erreur quelques instants plus tôt lorsqu'il avait demandé impulsivement : «Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi» (13:37). C'était le contraire qui devait se passer : Jésus allait donner sa vie pour Pierre, et cet acte de rédemption allait ouvrir la seule voie par laquelle, un jour, Pierre suivrait Jésus dans la présence du Père.

Jésus, soucieux de dissiper le malentendu de Thomas, cesse de parler de son propre chemin vers le Père, celui de la croix, pour répondre à la question du disciple et lui indiquer le chemin que les disciples devront suivre : «Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi» (14:6). C'est ainsi que le Maître prononce l'une des déclarations les plus solennelles de l'Écriture Sainte parce que ses disciples étaient incapables de saisir ce qu'il leur avait enseigné.

C'est une déclaration surprenante. «Je suis le chemin», dit celui qui va porter l'humiliante et ignominieuse croix romaine, et subir la mort des criminels vils et méprisés. «Je suis la vérité», lance celui qui va être condamné sur la déposition de faux témoins, celui à qui son propre peuple et même sa famille n'accordent pratiquement aucun crédit. «Je suis la vie», déclare celui dont le corps meurtri sera bientôt déposé dans un sombre tombeau, scellé par les autorités.

Ce paradoxe n'est pas dépourvu de gloire ; il invite à la méditation et à l'adoration. Comme le propre chemin de Jésus était celui de la croix, lui-même devient le chemin pour les autres. En tant qu'Agneau de Dieu, il ôte le péché du monde (1:29) ; en tant que bon berger, il donne sa vie pour ses brebis (10:11). L'agneau meurt, et le monde vit ; le berger meurt, et les brebis vivent. Jésus est la porte par laquelle les hommes entrent et trouvent la vie (10:9 ; cf. *Hébreux* 10:19,20) ; il est leur chemin. La croix a été le chemin de Jésus ; Jésus est celui des disciples. Il n'est donc pas

surprenant que les premiers chrétiens furent appelés les disciples «de la Voie» (*Actes 9:2 ; 22:4 ; 24:14*).

Celui qui fut trahi par un apôtre, renié par un autre apôtre et abandonné de tous les apôtres, condamné sur de faux témoignages, est la vérité. Pour nous, il n'a pas seulement *dit* la vérité, il *est* lui-même la vérité. Il est la vérité incarnée, comme il est l'amour et la sainteté incarnés ; il est la Parole faite chair. «La parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et *de vérité* ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père» (*1:14*). «La loi a été donnée par Moïse, la grâce et *la vérité* sont venues par Jésus-Christ. Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître» (*1:17,18*). Jean ne prétend pas que les écrits de Moïse ne sont pas vrais, ou qu'ils sont autre chose que la Parole de Dieu. Mais bien que la loi fût révélée par Dieu, elle n'était pas la révélation de Dieu lui-même, la révélation de la grâce et de la vérité incarnées.

Aux vacances de Noël 1963, j'amenaï à la maison dans les environs d'Ottawa un ami que j'avais appris à connaître et à apprécier à l'université. Mohammed Yousuf Guraya était pakistanais, un musulman pratiquant, et un ami doux et sensible. Il essayait de me convertir à l'islam ; pour ma part, j'essayais de le gagner à Christ. Il avait commencé à lire l'évangile selon Jean, lorsque je l'emmenai visiter les bâtiments du Parlement à Ottawa. Nous avons suivi la visite guidée à travers les superbes édifices et appris certaines choses de leur histoire et de leur symbolisme. Notre groupe avait atteint le dernier point du circuit, et le guide se mit à expliquer la signification des figures sculptées dans les arches cintrées. Il en pointa une et dit qu'elle représentait Moïse, en ajoutant que le gouvernement soulignait par là son souci de se fonder sur la loi.

«Où est Jésus-Christ ?», demanda Guraya de sa voix sonore et douce à la fois. Son sourire laissa apparaître des dents blanches qui contrastaient fortement avec le noir de sa barbe.

«Je ne comprends pas, balbutia le guide.

- Où est Jésus-Christ ?», répéta Guraya un peu plus lentement, un peu plus fort, martelant chaque mot, de crainte que son accent n'ait rendu la question incompréhensible.

Les touristes de notre groupe parurent embarrassés. Quant à moi, je riais sous cape, me demandant ce qui allait se passer, si je devais intervenir ou garder mes réflexions pour moi.

«Je ne comprends pas, répéta le guide, déconcerté et irrité à la fois. Que voulez-vous dire ? Pourquoi Jésus devrait-il être représenté ici ?»

Étonné par la réaction du guide, Guraya répliqua : «J'ai lu dans vos saints livres que la loi a été donnée par Moïse, mais que la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. *Où est Jésus-Christ ?*»

Je pense que Guraya avait mieux ressenti que moi l'impact de l'évangile selon Jean. Il était dans la logique du prologue de Jean (1:1-18) qui déclare que le Verbe éternel est devenu Parole incarnée, que Jésus lui-même affirme : «Je suis la vérité.»

«Je suis la vie.» Quelque temps auparavant, devant la tombe de Lazare, Jésus avait déclaré : «Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais» (11:25,26). De Jésus, Jean écrit : «C'est lui qui est le Dieu véritable, et la vie éternelle» (1 Jean 5:20). L'homme qui mourut condamné permet aux autres de vivre pardonnés.

La triple affirmation de Jésus est tout à fait surprenante. Les articles définis ne sont pas là par hasard : «Je suis *le* chemin, *la* vérité et *la* vie.» Il n'est pas une solution intéressante, *un* chemin parmi d'autres. Si le lecteur ne s'était pas rendu compte du caractère exclusif de Jésus, la deuxième partie du verset le lui rappelle : «Nul ne vient au Père que par moi.»

Cette dernière proposition révèle deux vérités. Premièrement, en disant clairement qu'il est la seule voie vers le Père, Jésus

souligne combien Thomas s'était mépris sur le sens de ses paroles concernant son propre retour au Père. Thomas et les autres disciples doivent reconnaître qu'ils ne peuvent pas tout simplement suivre le chemin que Jésus a pris. Pour rejoindre Jésus dans la maison du Père, il faut avant tout savoir que Jésus est *lui-même* le chemin. Ses disciples ne peuvent donc pas se contenter de suivre ses enseignements ou d'imiter sa vie : ils doivent plutôt reconnaître en lui la vérité incarnée, l'adorer et recevoir la vie de lui. «Nul ne vient au Père que *par moi*.»

La deuxième vérité que souligne cette affirmation est tout aussi importante. Jésus est le *seul* chemin, la *seule* vérité et la *seule* vie. Il n'y en a pas d'autre. Cette idée n'est certes pas populaire à notre époque qui prône le syncrétisme. Mais cette vérité se trouve exprimée maintes fois dans le Nouveau Testament. «Il n'y a de salut en aucun autre ; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés» (*Actes 4:12*). Paul ajoute : «Si nous-mêmes, si un ange du ciel annonçait un évangile s'écartant de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème !» (*Galates 1:8*)

Il est particulièrement important de discerner cette note exclusive dans l'évangile selon Jean qui, plus que les autres écrits du Nouveau Testament, utilise une terminologie littéraire et religieuse qui se retrouve dans d'autres religions. Bien que disposé à emprunter le vocabulaire des autres, Jean ne l'est certainement pas à admettre que le salut se trouve en quelqu'un d'autre que Jésus. Pour cela, il s'appuie sur l'enseignement de Jésus lui-même.

Telle est donc la réponse à la question de Thomas. Jésus ne s'appesantit plus sur le chemin qu'il devra lui-même emprunter, mais plutôt sur celui que les disciples devront suivre. L'incompréhension de Thomas et de ses collègues procède de leur incapacité à percevoir qui est vraiment Jésus, et quelle est la nature de sa mission. Voilà pourquoi Jésus ajoute : «Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père» (*14:7*).

Ce verset comporte une difficulté textuelle de taille. Le texte sur lequel nous nous appuyons déclare : «Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant, vous le connaissez, et vous l'avez vu.» On sent un reproche derrière ces paroles : «Si vous me connaissiez vraiment comme vous le devriez, vous connaîtriez aussi mon Père.» Certains manuscrits ont : «Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père. Et dès maintenant, vous le connaissez, et vous l'avez vu.» Cette formulation suggère une promesse : «Puisque vous m'avez effectivement connu, vous connaîtrez aussi le Père.» Certains commentateurs prétendent que la deuxième partie du verset, à savoir : «Et dès maintenant, vous le connaissez, et vous l'avez vu», milite en faveur de la deuxième lecture. Au contraire ! L'intervention de Philippe peu après montre qu'ils ne le connaissent pas *réellement* (14:8). La deuxième partie de 14:7 indique que dans une certaine mesure, les disciples connaissent Christ : ils peuvent le décrire, lui parler, cheminer et manger avec lui, l'interroger, entre autres. Ceci étant, et comme Jésus et le Père sont un (10:30), objectivement parlant, les disciples ont donc aussi connu le Père. Jésus étant qui il est, le connaître équivaut à connaître le Père. C'est la logique même. L'ironie de cette situation est que les disciples ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils connaissent ! Ils connaissent Jésus, mais incapables de saisir vraiment qui il est, ils ne le connaissent pas réellement, et ne mesurent pas que le fait de connaître Jésus équivaut à connaître Dieu.

Tout compte fait, il vaut mieux admettre que Jésus leur reproche leur lenteur à saisir qui il est. Contrairement aux pharisiens (8:19), les disciples ont fait un bout de chemin dans la connaissance de Jésus ; mais ils auraient dû arriver plus loin. Il se présente de nouveau comme celui qui a manifesté Dieu (cf. 1:18) : «Et dès maintenant, vous le connaissez, et vous l'avez vu» (14:7). Les disciples doivent comprendre que leur connaissance de Jésus n'est rien moins que la connaissance de Dieu, car Jésus lui-même est le chemin, la vérité et la vie. Saisir pleinement cette vérité, c'est

vraiment connaître Jésus. Les disciples connaissent donc le chemin qui mène là où Jésus se rend (14:4), puisqu'ils connaissent Jésus. Le problème est qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils connaissent le chemin ; dans ce sens-là, ils ne connaissent pas Jésus.

Tout ce débat est profondément christologique. Cette troisième vérité, que les disciples doivent fortement saisir pour que leur foi devienne triomphante, concerne *l'identité de Jésus*. Savoir vraiment qui est Jésus, c'est connaître le chemin à emprunter pour se rendre où Jésus va. Nous revenons ainsi au défi lancé par Jésus au premier verset : «Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, *et croyez en moi.*» Une foi ferme et sereine doit avoir Jésus pour objet.

La consolation que Jésus offre à ses disciples est devenue très christologique, mais ceux-ci sont encore incapables d'assimiler ces vérités sublimes. Jésus estime donc nécessaire de résumer certaines leçons qu'il a déjà enseignées, et d'expliquer davantage ses déclarations christologiques.

**Une leçon pour élèves lents :
un exposé sommaire de la révélation
du Père dans le Fils (14:8-14)**

En tant qu'enseignant, je suis heureux que Jésus ait eu, lui aussi, des élèves lents à comprendre. Mais, étant moi-même un des élèves les plus lents de Jésus, je suis d'autant plus reconnaissant. Mes élèves ont souvent du mal à suivre parce que leurs capacités intellectuelles sont limitées, et non parce qu'ils sont paresseux ou pervers ; mais c'est souvent à cause de leur incrédulité sans fondement et même à cause de leur désobéissance que certains des disciples de Jésus ont des difficultés à le suivre ; ils ne peuvent pas se retrancher derrière des raisons plus louables.

Malgré la limpidité des propos de Jésus, les apôtres n'arrivent pas à le prendre au mot. Ancrés dans leur héritage juif où le monothéisme tenait un si grand rôle, ils imaginaient mal un

monothéisme trinitaire comme celui que les chrétiens finirent par confesser. Ils maintenaient un gouffre fondamental entre Jésus et le Père. C'est triste à dire, mais certains des adversaires les plus farouches de Jésus comprirent plus rapidement que les apôtres ce qu'il affirmait. Nous cherchons à te lapider, disaient-ils, «pour un blasphème, parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu» (10:33). Mais dans notre passage, Philippe en est encore à demander : «Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit» (14:8).

Jésus répond : «Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montre-nous le Père ?» (14:9) En somme, Jésus dit à Philippe que sa question est oiseuse, puisque le Père s'est précisément fait connaître dans le Verbe, qui est Dieu, mais est devenu chair. Par conséquent, quiconque a vu la Parole incarnée a vu le Père. Jésus n'avait-il pas déjà exposé clairement ce fait ? Peu avant, il avait enseigné : «Celui qui croit en moi croit, non pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé» (12:44).

Comment cela peut-il se faire ?

1. L'affirmation d'un fait : la révélation du Père dans le Fils

«Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres» (14:10).

Pour comprendre correctement ce verset, il faut s'éloigner du contexte et réfléchir à la manière dont Jean présente Jésus-Christ dans son évangile, et à la manière dont les chrétiens ont peiné pour arriver à des formulations théologiques à propos de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ, tout en restant fidèles aux données bibliques.

Beaucoup de gens sont conscients que l'évangile selon Jean insiste fortement sur la divinité de Jésus. Il l'identifie à la Parole incarnée ; de toute éternité cette Parole était Dieu (1:1). À un moment d'intense émotion, Thomas adore Jésus ressuscité en

termes qui ne conviennent qu'à Dieu seul : «Mon Seigneur et mon Dieu !» (20:28) Jésus accepte cet hommage rendu à sa divinité et déclare heureux tous ceux qui arriveront à une foi semblable sans le secours de preuves (20:29). Ainsi, les attributs de la divinité s'appliquent à Jésus, de même que les fonctions de la divinité. Il n'est donc pas étonnant que Jésus ait pu dire à Philippe : «Celui qui m'a vu a vu le Père» (14:9).

L'évangile selon Jean insiste cependant aussi sur un autre aspect qui nous échappe souvent : l'obéissance de Jésus à son Père et sa totale dépendance de lui. Sa nourriture est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé et d'accomplir son œuvre (4:34). «En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. . . Je ne puis rien faire de moi-même : d'après ce que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (5:19,30). Et ailleurs : «Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé» (7:16). Si le Père qui l'a envoyé ne l'a pas abandonné, c'est «parce que je fais toujours ce qui lui est agréable», pour reprendre ses propres termes (8:29). En tant que bon berger, il offre même le sacrifice de sa personne pour ses brebis à la suite d'un «ordre» reçu de son Père (10:18). Vers la fin de son ministère public, Jésus témoigne : «Je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et annoncer... C'est pourquoi les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites» (12:49,50). Dans la prière qu'il formule juste avant la croix, il prononce ces paroles : «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire» (17:4).

Comment concilier ces thèmes apparemment opposés ? Les chrétiens affirment que Jésus est vraiment Dieu et vraiment homme. Mais l'étude détaillée des contours bibliques de cette doctrine étonnante ne manque pas de nous confondre. Dans l'évangile selon Jean, devant l'homme, Jésus s'identifie à Dieu dans la créa-

tion, la révélation et l'autorité ; pourtant, devant Dieu, il s'identifie à l'homme dans sa soumission, sa dépendance et son obéissance.

Tout au long des siècles, les chrétiens ont essayé de proposer des formulations qui rendent justice à ces données bibliques apparemment incompatibles. Ils se sont demandés ce à quoi la Parole éternelle a dû renoncer pour devenir le Verbe incarné. Pour employer les mots de Paul en Philippiens 2:5-11, ils s'interrogent sur ce dont Jésus «s'est dépouillé lui-même» pour se joindre à la race humaine.

Il n'est pas facile de trouver les réponses justes à ces questions ; en revanche, il est plus aisé de détecter les nombreuses fausses réponses. Certains suggèrent que pour devenir homme, Christ dut renoncer à sa divinité. C'est facile à dire, mais le Nouveau Testament insiste sur le fait que durant tout son ministère et sa passion, Jésus était à la fois Dieu et homme. D'autres pensent qu'il a renoncé à certains attributs de la divinité, comme son omniscience, son omnipotence et son omniprésence. Cette hypothèse présente l'inconvénient qu'on ne peut séparer un être de ses attributs. Si je vois une créature qui ressemble à un gorille, marche comme un gorille et possède tous les attributs d'un gorille, je suis en droit de penser que j'aperçois un gorille. Si on me dit que la créature en question est un gorille, bien qu'elle ne possède toutefois que peu des attributs du gorille, mais de nombreuses caractéristiques du lemming, je ne souscrirai pas facilement aux affirmations enthousiastes de ceux qui persistent à le présenter comme un gorille. Lorsque Paul déclare par exemple qu'en Christ «habite corporellement toute la plénitude de la divinité» (*Colossiens 2:9*), il semble éliminer toute possibilité d'une incarnation qui ne conserverait que quelques attributs de la divinité ; et Paul n'est pas le seul à souligner cette vérité.

Pour d'autres théologiens, bien que le Fils éternel de Dieu n'ait abandonné aucune de ses prérogatives divines, il a cependant renoncé à *en faire usage*. Cela signifierait que pendant son ministère, Christ n'aurait en somme pas utilisé davantage que ce

qu'un prophète de l'Ancien Testament utilisait. Il a accompli des miracles ; les prophètes aussi ; il a prétendu délivrer la Parole de Dieu, eux aussi. Mais cette explication ne tient pas devant les faits. Dans tous les récits évangéliques, Jésus déclare entretenir avec son Père une relation qu'aucun simple prophète n'a jamais expérimentée. Tous les évangiles, mais plus particulièrement celui selon Jean, présentent les miracles comme des signes qui orientent vers la véritable identité de Jésus. Dans les autres évangiles, l'apaisement de la tempête suscite crainte et émerveillement, et amène la question : « Quel est donc celui-ci, qui commande même au vent et à l'eau, et à qui ils obéissent ? » (*Luc 8:25 ; cf. Matthieu 14:33*) Qui, dans le sens le plus absolu, peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul (*cf. Marc 2:1-12*) ?

C'est pourquoi certains ont cherché à peaufiner leur explication. Pour eux, le Fils éternel de Dieu a renoncé à l'usage *indépendant* de ses prérogatives divines en s'incarnant. C'est presque vrai. Le Fils de Dieu a abandonné tout usage de ses attributs et pouvoirs divins qu'il n'aurait pas pu posséder en tant qu'homme, *sauf lorsque son Père céleste lui avait ordonné de les utiliser*. Il ne fait donc pas usage de son pouvoir pour transformer des pierres en pain lorsqu'il a faim ; cela aurait rendu caduque son assimilation à la race humaine et l'aurait obligé à renoncer à sa mission, car les êtres humains n'ont pas la faculté de résoudre leurs problèmes de façon aussi immédiate. Sa mission lui interdisait de s'arroger les prérogatives qui lui appartenaient de droit. Mais lorsque sa mission impliquait qu'il multiplie des pains pour nourrir cinq mille hommes, il le fit. Jésus reconnut qu'il avait même volontairement réduit sa connaissance (*Matthieu 24:36*).

Nous parlons de choses saintes, de choses qui, malgré tous nos efforts d'analyse et de formulation, continuent de défier nos capacités limitées de compréhension ; elles nous incitent à mettre la main sur la bouche et à adorer en silence. La Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu : c'est une donnée claire et certifiée.

La Parole a été faite chair : c'est une autre donnée claire et acquise. Dès que nous quittons le terrain de ces données, nous risquons d'introduire quelque implication que les Écritures réfutent ailleurs. Même la dernière formulation proposée pose problème. Dire que pour s'incarner le Fils éternel de Dieu a renoncé à l'usage autonome de ses prérogatives divines, laisse presque entendre qu'avant son incarnation, Christ jouissait d'une autonomie totale dans l'emploi de ses prérogatives divines. On aurait alors beaucoup de mal à concilier cela avec la forme de monothéisme que définit la doctrine de la Trinité. Le Fils a-t-il jamais été indépendant de la volonté du Père ? Dieu *a envoyé* son Fils dans le monde ; et même en sachant que le Fils a volontairement assumé sa mission, force est de constater, dans le peu que nous savons des relations que le Fils entretenait avec son Père avant l'incarnation, que l'initiative et le commandement appartiennent au Père, alors que la soumission et l'obéissance incombent au Fils. Oserons-nous donc supposer que le Fils a *un jour* joui de l'usage *indépendant* de ses attributs divins ?

Dans un sens, il est juste de penser que le Fils, en tant que personne identifiable et distincte, possède l'indépendance liée à la personne. Mais l'Écriture interdit de penser qu'en raison de cette «indépendance», le Fils aurait pu agir d'une certaine manière, et le Père d'une autre, ou que leurs rôles respectifs auraient pu être inversés. Dans ces conditions, peut-on encore dire que la formulation que nous avons proposée est acceptable ?

Je ne le pense pas ; en tout cas, pas si on confère à l'adjectif *indépendant* un sens absolu. Si nous disons que pour s'incarner, le Fils éternel a renoncé à une mesure substantielle d'indépendance dans l'usage de ses prérogatives divines, nous sommes évidemment moins précis, mais certainement plus fidèles aux données bibliques même si cette formulation théologique reste inadéquate pour décrire une réalité aussi sublime que celle de l'incarnation.

Jean voit la perte que subit le Verbe en s'incarnant comme une perte de gloire. C'est pourquoi, il rapporte le contenu de la

longue prière de Jésus avant la croix : «Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde soit» (17:5). Une déclaration aussi résumée marque le point le plus avancé que nous puissions atteindre dans notre réflexion, mais ce point n'est pas très éloigné, ne serait-ce que parce que les mots *gloire* et *glorifier* sont des termes puissants, qui évoquent des images majestueuses, mais ne communiquent pas une information précise. Il est toutefois clair qu'avant son incarnation et après son ascension, le Fils possède la même gloire que le Père ; simplement il la mit de côté pendant sa mission terrestre.

Nous sommes maintenant mieux en mesure de méditer les passages de l'évangile selon Jean qui soulignent la dépendance du Fils vis-à-vis du Père et l'obéissance qu'il lui rend. Jésus ne se contente pas de dire : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père», mais il ajoute : «*Tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement*» (5:19). Jésus dépend tellement des directives de son Père que *tout* ce qu'il dit et fait n'est en rien inférieur ou différent de ce que le Père dit et fait. «Les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites», affirme-t-il (12:50). En fait, la plupart des passages qui soulignent la dépendance de Jésus et sa mission messianique sont aussi ceux dont le contexte met le plus en avant son autorité (5:17,18,19-30 ; 6:29,32,33 ; 7:16,18,28,29 ; 8:16,29,42 ; 10:17,18 ; 11:41,42 ; 12:45,48,50 ; 14:23,24,28-31 ; 17:2,7).

C'est là le comble de l'ironie : en tant qu'homme, Jésus dépend totalement de Dieu ; mais cette dépendance est si absolue, si pure qu'en réalité, tout ce qu'il dit et fait est exactement ce que Dieu dit et fait ; il peut donc revendiquer toute l'autorité de Dieu. Le renoncement absolu à soi aboutit à l'autorité absolue ; mais cette autorité s'incarne désormais dans une personne, un être humain susceptible d'être perçu, touché et entendu de façon immédiate par d'autres humains. En disant les paroles de Dieu (3:34 ; 7:16 ; 8:26,38,40 ; 14:10,24 ; 17:8), en faisant uniquement les œuvres du

Père (4:34 ; 5:17,19ss.,30,36 ; 8:28 ; 14:10 ; 17:4,14), et en accomplissant uniquement la volonté du Père (4:34 ; 5:30 ; 6:38 ; 10:25,37), Jésus est dans une position d'obéissance parfaite à l'égard du Père, et occupe en même temps avec lui une position de parfaite autorité sur les hommes.

À cause de cette caractéristique unique en une seule personne, à savoir le Seigneur Jésus-Christ, celui qui reçoit le témoignage de *Jésus* certifie que *Dieu* est vrai (3:33). La foi authentique qui s'accompagne de la vie éternelle écoute la parole de *Jésus* et croit à *celui qui l'a envoyé* (5:24 ; cf. 14:24). Seul Jésus a vu le Père (6:46), mais désormais, celui qui a vu Jésus a vu le Père (14:9). Et si tout cela glorifie le Père [Jésus n'a-t-il pas prié : «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire» (17:4) ?], c'est aussi la méthode choisie par Dieu pour que tous les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père (5:23) : «Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.»

Nous sommes désormais mieux en mesure de comprendre Jean 14:10 : «Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres.»

Jésus donne ici à ses disciples une autre formule résumée de sa relation avec le Père, une vérité qu'il leur a exposée tout au long de son ministère. Il insiste sur le fait que ses paroles et ses œuvres sont celles du Père ; par elles, le Père s'est révélé dans le Fils. Tout ce qu'ils ont vu au cours des années passées en vivant et en voyageant avec Jésus n'est rien d'autre que la révélation du Père dans le Fils.

Les analogies ne sont pas d'un grand secours. Des prédicateurs ont comparé l'incarnation à la décision d'un grand monarque autocratique d'endosser la condition d'un paysan et de rendre visite, incognito, à ses sujets dans leur situation, refusant de s'appuyer sur son pouvoir royal en cas de besoin de secours ou de protection. Cette analogie, qui illustre la mission du Fils,

voile cependant sa relation avec le Père. Qui reste dans le château du roi ? Les analogies sont défectueuses. En effet, qui ou quoi peut se comparer de près à Dieu ou à l'incarnation du Fils qu'il aime ? Pour coller à la vérité biblique dans ce domaine, nous devons insister sur le fait que le Fils est d'essence divine ; mais dans sa mission d'homme, il reflète davantage Dieu en dissimulant sa propre gloire et, en parfait accord avec le Père, en manifestant la gloire de ce dernier par ses paroles et ses œuvres. La révélation du Père dans le Fils constitue la toile de fond principale du drame de la rédemption qui allait se dérouler à Jérusalem, sur le mont des Oliviers, à Golgotha et dans le tombeau vide.

C'est une affirmation phénoménale. Les disciples en sont encore à demander à voir le Père, alors que depuis si longtemps, ils bénéficient de la révélation la plus lumineuse possible du Père sans même s'en rendre compte. L'homme est tellement aveugle sur le plan spirituel, qu'il ne peut voir la lumière dans tout son éclat. Son esprit est si lent à comprendre les choses spirituelles qu'il trébuche sur les vérités centrales qui lui ont été maintes fois enseignées.

Si les disciples de Jésus avaient plus fermement compris qu'il est lui-même la révélation du Père, ses paroles de consolation auraient eu plus d'impact sur eux : «Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi» (14:1).

2. Croyez la réalité de la révélation du Père dans le Fils

Jésus continue d'encourager ses disciples : «Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; croyez du moins à cause de ces œuvres» (14:11).

La foi que les disciples sont censés placer en Jésus n'est ni *simplement* personnelle, ni vide de tout contenu. Elle doit être personnelle dans la mesure où il s'agit d'une foi en Jésus lui-même ; mais cette foi implique de croire que les choses dites par Jésus sont vraies : «Croyez-moi quand je *déclare que...* » La foi

en la personne de Jésus implique la foi dans la véracité du contenu de ce qu'il enseigne. Dans ce cas, le contenu de ce qu'il enseigne concerne sa personne, ce qu'il est. Cela signifie que la foi dans la vérité de son enseignement affectera la foi dans sa personne. Le raisonnement est circulaire, mais ce n'est pas un cercle vicieux.

Il est triste que Jésus ait dû exhorter ses disciples les plus proches à croire ses paroles et donc à croire qu'il est lui-même la révélation du Père. Oui, vraiment triste, mais pas étrange. Notre propre incrédulité ne prouve-t-elle pas que celle-ci est largement répandue ? Même après avoir été assurés de façon répétée de l'amour de Dieu pour nous, de son plaisir souverain à combler les siens de ce qu'il juge bon pour eux, ne sombrons-nous pas de nouveau dans le scepticisme dès que des circonstances difficiles semblent remettre en question sa bonté ou son pouvoir ?

En Jean 14, les premiers disciples de Jésus sont confrontés à des difficultés de plusieurs sortes. Ils sont peut-être intellectuellement lents à croire l'affirmation hardie, que Jésus leur a souvent répétée, qu'il est dans le Père et que le Père est en lui. Pire encore, ils sont aux prises avec leurs émotions et leur compréhension en abordant les sujets de la mort, de la trahison et du départ de Jésus, leur incapacité de le suivre sur-le-champ, etc. Plus que toute autre chose, ils ont besoin de *croire Jésus, de croire que ce qu'il dit est vrai*. Il suffirait qu'ils le croient pour que tous les doutes concernant ces questions importantes soient engloutis dans la confiance que Jésus n'est autre que la révélation du Père. Il n'y a pas de foi plus fondamentale que celle-ci pour le triomphe spirituel.

Percevant leur incrédulité durable, Jésus fait un pas de plus : «Croyez au moins à cause de ces œuvres» (14:11). Il ne se fait pas d'illusions sur le pouvoir de ses miracles à susciter la foi. Il sait très bien qu'après le miracle stupéfiant de la résurrection de Lazare, bien que de nombreux Juifs aient été amenés à placer leur foi en lui, ce même acte prodigieux incita d'autres Juifs à le dénoncer aux autorités religieuses (11:45,46). Celles-ci décidèrent alors

d'inclure le meurtre de Lazare dans leur complot contre Jésus (12:10,11). Ils raisonnaient ainsi : si la preuve est tellement probante, supprimons la preuve ! Jésus n'avait-il pas déclaré un jour : «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader même si quelqu'un des morts ressuscitait» (Luc 16:31) ? Il avait repris ceux qui ne croyaient que s'ils voyaient des miracles et des prodiges (4:48). Ailleurs, il avertit que les miracles ne permettent pas en eux-mêmes de dire si celui qui les accomplit est bon ou fidèle (Matthieu 24:24), car des faux christes et des faux prophètes peuvent opérer des miracles. Il est toujours extrêmement dangereux d'affirmer que toute manifestation surnaturelle est d'origine divine. Combien la génération actuelle a besoin d'apprendre cette leçon !

Mais le fait que les signes et les prodiges ne suscitent pas automatiquement la foi, ou qu'ils puissent faire naître une fausse foi, ne signifie pas qu'ils n'ont aucune valeur probante en eux-mêmes, ou qu'ils ne peuvent pas servir à approfondir la foi. Jésus déclara à ses adversaires : «Même si vous ne me croyez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père» (10:38). Il lance ici le même défi aux disciples.

Nous ferions mieux de moins nous intéresser à la *manière* dont les gens parviennent à une foi profonde pour nous soucier davantage que *la foi soit vraie*, aussi bien subjectivement (autrement dit qu'il s'agisse d'une confiance et d'une consécration authentiques) qu'objectivement (c'est-à-dire que son objet soit fiable). Certains placent leur confiance en Jésus parce que son amour les subjuge, d'autres parce qu'ils ont peur du jugement. Certains apprennent à faire confiance à Christ grâce à l'exemple d'autres chrétiens, d'autres par leur lecture personnelle des Écritures, sans aucun témoin chrétien proche. Les uns viennent à Christ parce que la vérité de ses déclarations les a intellectuellement convaincus ; les autres par l'impact de ses miracles. Dans sa souveraineté et sa grâce, notre Dieu se sert de tous ces moyens et

de bien d'autres encore. N'en dédaignons aucun, et n'en élevons aucun à une position de supériorité exclusive ; ne pensons pas non plus que ces moyens sont suffisants en eux-mêmes pour susciter la foi.

Ainsi, après avoir brièvement rappelé tout à nouveau qu'il est lui-même la révélation du Père, Jésus encourage ses disciples à croire cette vérité. Ne pensons toutefois pas que cette foi est stérile, purement intellectuelle et plutôt aride.

3. Les résultats de la foi que le Père s'est révélé dans le Fils

«En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ; et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai» (14:12-14).

Jésus promet deux choses à celui qui place une foi authentique en lui.

Premièrement, le disciple accomplira des œuvres plus grandes que celles de Jésus. Mais que signifie au juste «plus grandes» ? Les chrétiens accompliront-ils des prodiges encore plus spectaculaires ? Il est difficile d'imaginer des miracles plus sensationnels que ceux accomplis par Jésus. L'expression «plus grandes» n'a certainement pas ce sens-là. Signifie-t-elle «plus nombreuses» ou «plus répandues» ? Dans ce sens, les chrétiens ont effectivement accompli des choses «plus grandes» que celles de Jésus. Ils ont prêché dans le monde entier, vu des millions d'hommes et de femmes se tourner vers Christ, fourni de l'aide, de l'instruction et de la nourriture à des millions d'autres humains. Les œuvres «plus grandes» pourraient donc être l'entrée dans l'Église de grandes multitudes grâce au témoignage des disciples (cf. 17:20 ; 20:29), et le débordement de bonté produit par tant de vies transformées.

Jésus déclare que ces œuvres plus grandes seront possibles «parce que je m'en vais au Père». En d'autres mots, son départ

vers l'exaltation via la mort et la résurrection est la condition préalable à la mission des disciples. Parce qu'il retourne chez le Père, l'Église pourra démarrer sa mission. De plus, l'exaltation de Jésus conditionne la descente du Saint-Esprit promis (7:39 ; 16:7) qui épaulera les disciples dans leur témoignage (15:26,27 ; cf. 16:7-11). Pour ces raisons, les disciples de Jésus accompliront des œuvres «plus grandes» que les siennes.

Mais bien que cette explication soit indéniablement correcte, pourquoi Jésus parle-t-il d'œuvres «plus grandes», alors que d'après l'explication précédente, il aurait sous-entendu «plus nombreuses» ?

La comparaison avec une parole de Jésus rapportée par Matthieu (11:11) peut nous être utile : «Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'en a point paru de *plus grand* que Jean-Baptiste. Cependant, le plus petit dans le royaume des cieux est *plus grand* que lui.» Malgré sa grandeur inégalée, Jean-Baptiste n'a jamais eu part au royaume des cieux. Sa vocation est intervenue trop tôt dans l'histoire de la rédemption pour lui permettre d'être impliqué dans ce royaume. À cet égard, la moindre personne qui a le privilège de figurer dans le royaume des cieux est *plus grande* que Jean-Baptiste. C'est la grandeur du privilège qui est en jeu, donc la grandeur liée au privilège de prendre place dans les temps eschatologiques déjà inaugurés.

Jean 14 vise peut-être quelque chose de semblable. Par son œuvre rédemptrice et son retour auprès du Père, Jésus inaugure cette nouvelle phase de l'histoire de la rédemption, et les disciples, dans leur mission, participent aux œuvres liées à cette période eschatologique qui vient de s'ouvrir. Dans son ministère terrestre, Jésus n'y a jamais participé. Sa mission était de la préparer, mais il est parti et n'a plus pris part de façon corporelle à l'instauration de ces temps eschatologiques ouverts à la Pentecôte. Cela ne signifie en aucun cas que les disciples sont plus grands que lui, mais simplement que leurs œuvres sont plus grandes que les siennes parce qu'ils ont le privilège d'intervenir dans les

effets de l'œuvre qu'il a accomplie. Jusqu'à son retour au Père et l'effusion de l'Esprit, tout ce que Jésus avait accompli restait nécessairement inachevé. Les œuvres des disciples s'inscrivent dans la nouvelle situation qui existe depuis que l'œuvre de Christ est achevée. Leurs œuvres sont plus grandes parce qu'elles interviennent après le moment d'achèvement.

Tout témoin chrétien doit constamment avoir ce magnifique canevas devant les yeux. Notre foi en Jésus ne nous pousse pas dans un combat où nous sommes seuls, un combat à l'issue incertaine, ou les bénédictions promises sont réservées uniquement pour un ciel à venir. Au contraire : notre foi en Jésus nous propulse dans une guerre dont la bataille la plus décisive a déjà été remportée, dans laquelle les bénédictions eschatologiques promises sont déjà entrevues, même si elles ne sont pas encore parvenues à leur complétude. Nos faibles efforts contribuent au triomphe de Christ et à l'œuvre de l'Esprit qu'il a envoyé pour appeler une foule innombrable de nouveaux disciples à suivre le Sauveur et Maître que nous avons le privilège de servir. C'est là la vraie dimension de notre vocation ; et nos activités les plus ordinaires doivent s'inscrire sur cette vaste toile de fond.

À ceux qui placent leur vraie foi en lui, Jésus promet un deuxième bienfait, à savoir des largesses divines, des dons généreux en réponse aux requêtes présentées au nom de Jésus dans le souci de glorifier le Père (14:13,14). Cette idée se retrouve en plusieurs endroits de l'évangile, notamment en 15:7,8,16 (cf. 16:23,24) ; mais je me réserve d'aborder ce sujet au cinquième chapitre de ce livre. Il importe cependant de faire remarquer que cette promesse ne concerne que celui qui place sa foi en Jésus comme révélation de Dieu. La jouissance de la vie nouvelle impose au chrétien d'avoir une foi supérieure au minimum requis pour le salut, supérieure aussi à celle qui lui est nécessaire pour apaiser son cœur troublé. Jésus exhorte à croire en lui, en révélant les privilèges inouïs qui appartiennent au chrétien : sa participation aux œuvres «plus grandes» qui découlent de l'œuvre de Christ, et aux bienfaits d'une

prière réellement féconde. Bref, une foi bien informée, stable et triomphante ne se restreint pas à un quelconque ancrage qui tranquillise des esprits agités. Elle est plutôt la condition préalable à toute vie chrétienne féconde, à des prières formulées sous l'onction de l'Esprit et qui comptent sur la bénédiction d'un Jésus souverainement élevé.

Tout cela est possible parce que Jésus amène son œuvre de révélation du Père à son apogée en retournant auprès de lui par le chemin de la croix. Cette œuvre lui a coûté énormément. Il indique par deux fois qu'il est troublé en son esprit (12:27 ; 13:21) en pensant aux heures qui l'attendent ; cette même œuvre est le fondement sur lequel s'appuie son exhortation à ses disciples : «Que *votre* cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi» (14:1).